

Orientations du père

Pierre Ebtinger

« Je voudrais tout de même vous faire remarquer que, dans l'expérience analytique, le père n'est jamais que référentiel. Nous interprétons telle ou telle relation avec le père. Est-ce que nous analysons jamais quelqu'un en tant que père ? (...) Le père est un terme de l'interprétation analytique. A lui se réfère quelque chose. »¹ Cette remarque de Lacan dans son *Séminaire D'un discours qui ne serait pas du semblant*, nous rappelle que le père dont il est question dans l'analyse est avant tout le père du sujet. C'est le père tel qu'il existe dans les représentations d'un sujet et le père auquel il se réfère.

Dans les publications — qu'il s'agisse d'exposés de cas cliniques, de témoignage de passe ou d'élaborations théoriques, le père est le plus souvent évoqué à partir de l'histoire du sujet et des discours qui la trament. Mais il est beaucoup plus rare que la paternité y soit évoquée du point de vue du sujet père. Il y a un contraste frappant entre, d'un côté, le foisonnement des élaborations impliquant la figure du père, la place du père, les relations avec le père, l'absence du père, l'influence du père et les multiples questions relatives au père, et, de l'autre côté, la rareté des écrits concernant le point de vue du père sur l'accession à la paternité ou sur sa fonction de père.

Cela est vrai aussi bien du côté des paternités « normales » que de du côté des paternités qui s'accompagnent de manifestations pathologiques psychiatriques. Si la psychose puerpérale a été depuis longtemps décrite et identifiée, il n'en est pas de même des psychoses déclenchées à l'occasion d'une paternité. La psychose puerpérale a été décrite pour la première fois en 1797 par l'obstétricien allemand Friedrich Benjamin Osiander², tandis que le premier cas clinique de psychose délirante liée à la paternité a été présenté au congrès mondial de psychiatrie à Madrid en 1966 par René Ebtinger³.

Comment comprendre cette pauvreté des dits sur la vie de père ? Y a-t-il des raisons structurelles à cela, avons-nous à faire à la passion de l'ignorance ? Cette question est bien trop vaste pour être épuisée ici, mais j'essaierai d'apporter quelques éléments qui amorcent des réponses et, en centrant mon propos sur le père dans la réalité, je contribuerai peut-être à atténuer cette dissymétrie entre les discours sur le père et les discours des pères.

Il ne m'est jamais arrivé d'inscrire mes travaux dans la lignée de ceux de mon père, mais ce travail m'a paru une occasion à saisir, pour donner suite à un vœu et répondre à une énigme. Mon père, passionné d'art, faisait passer une partie de sa recherche clinique par cette voie. Il a notamment donné des conférences sur la Mélancolie de Dürer et sur une gravure de Baldung Grien intitulée « Le tir sur le père mort ». Il n'était pas très difficile pour moi de comprendre le lien entre la gravure de Dürer et la clinique, mais je ne parvenais pas à saisir ce qui se jouait

¹ Lacan J., *Le Séminaire livre XVIII D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Editions du Seuil, 2006, page 173

² Osiander F B (1797) *Neue Denkwürdigkeiten für Aerzte und Geburtshelfer*. Rosenbusch, Goettingen, volume 1, pages 52-128.

³ Ebtinger R., Renoux M., «Aspects psychopathologiques de la paternité », in « Proceedings of the 4th World Congress of Psychiatry », Madrid, 5- 11 septembre 1966, Excerpta Medica Foundation, p. 1680-1682

autour de ce « Tir sur le père mort ». Et je crois que cela est resté énigmatique pour mon père aussi. C'est du moins l'impression que j'ai eue en lisant son texte il y a une quinzaine d'année. Lors de cette lecture déjà ancienne maintenant, j'avais formé le vœu d'apporter une suite, d'apporter un élément de réponse à l'énigme que laissait son texte. Mais cela est resté en suspens. Ce travail est donc aussi l'occasion d'aller un peu plus loin sur le chemin qu'indique cette énigme emblématique dessinée par Hans Baldung Grien. C'est ce que je tenterai de faire à la fin de mon exposé.

Avant de faire ce pas de plus, je voudrais reprendre de façon plus générale la question du père, et dissiper d'abord la confusion qui règne encore très souvent dans les discours sur le père, notamment lorsque ceux-ci prennent pour acquis quelques fausses vérités ou autres lieux communs tels ceux qui se débitent autour du « père absent » ou du « père qui pose des limites » et autres fadaïses. Dans cette perspective d'éclaircissement, rien ne vaut une bonne pratique des déclinaisons. Voyons donc comment se décline le père en mode Freud et en mode Lacan, en évoquant rapidement quelques données sur le père auquel on se réfère, et en nous attardant un peu plus sur le père dans la réalité.

Déclinaison freudienne

« Toute l'interrogation freudienne se résume à ceci : qu'est-ce que c'est qu'être un père ? Ce fut pour lui le problème central. (...) Poser la question *qu'est-ce qu'un père ?*, c'est encore autre chose qu'être soi-même père, que d'accéder à la position paternelle. »⁴

Ce propos de Lacan dans son Séminaire *La relation d'objet* situe la question sur le père au cœur de l'élaboration freudienne et souligne qu'elle ne porte pas sur « l'être père » — sur la position du sujet en tant que père, mais sur le père auquel il a à faire et dont il parle. C'est donc essentiellement le père tel qu'il occupe les cogitations, les rêves, les fantasmes. N'oublions pas que la question *qu'est-ce qu'un père ?* a été initialement abordée par Freud d'une part à partir de la plainte des hystériques, et d'autre part à partir des rêves. La question est donc, primordialement, *qu'est qu'un père dans le discours hystérique ?*, *qu'est-ce qu'un père dans un rêve de névrosé ?* Comment interpréter le père dans un rêve comme celui-ci qui énonce *Père ne vois-tu pas que je brûle ?*⁵, ou dans celui où se dit que le père *ne savait pas qu'il était mort*⁶.

C'est de ce père dont il est essentiellement question dans l'élaboration freudienne, et non du père dans la réalité, qu'il s'agisse du père du sujet ou du sujet en tant que père. Il y a une certaine confusion qui persiste chez les lecteurs de Freud entre la réalité psychique et la réalité externe, car Freud lui-même « flotte entre réalité externe et réalité psychique » comme l'a fait remarquer Jacques-Alain Miller en pointant que c'était là le symptôme de Freud.⁷

L'interprétation de ce père de la réalité psychique impose à Freud un recours à des fictions de l'ordre du mythe. Le père de la réalité psychique se décline ainsi selon trois grands mythes :

⁴ Lacan J. *Le Séminaire livre IV La relation d'objet*, Editions du Seuil, 1994, page 205

⁵ Freud S., L'interprétation du rêve, *Œuvres complètes tome IV*, P.U.F., 2003, page 561 (GW, II/III, 514)

⁶ Freud S., L'interprétation du rêve, *Œuvres complètes tome IV*, P.U.F., 2003, page 478 (GW, II/III, 433)

⁷ Miller J.-A., Le séminaire de Barcelone sur *die Wege der Symptombildung*, *Le symptôme charlatan*, collection Champ freudien, Editions du Seuil, 1998, page 44

le mythe d'Œdipe, le mythe de la horde primitive — inventé par Freud à partir des travaux de Frazer et de Darwin, et le mythe de Moïse. C'est là l'appareillage requis pour rendre compte du père de la réalité psychique. Lorsqu'il s'agit du père dans la réalité extérieure, ce qui est beaucoup plus rare dans l'œuvre de Freud, l'accent est mis d'une part sur l'amour du père, d'autre part sur le complexe de castration, dont nous aurons aussi à dire ce qu'il désigne.

Le père dans le complexe d'Œdipe

Le complexe d'Œdipe est une élaboration de Freud pour rendre compte de l'articulation entre la vie amoureuse infantile et la première irruption de la sexualité. L'enfant d'un côté éprouve des sentiments tendres ou hostiles envers son père ou sa mère, et, d'un autre côté, découvre une satisfaction sexuelle qui ne peut s'inscrire dans aucun des liens où il a commencé à trouver sa place de sujet. L'articulation de ces deux versants de la vie est impensable et requiert donc une construction, comme par exemple celle d'un mythe. Pour Freud, le recours au mythe transmis par Sophocle trouve sa justification non pas dans l'historiette qu'il expose, mais dans son caractère universel.

Dans sa *Traumdeutung* — L'Interprétation du rêve —, Freud écrit :

« ... l'état amoureux envers l'une des parties du couple parental, la haine envers l'autre partie, appartiennent au stock immuable du matériel de motions psychiques formé en ce temps-là. (...) A l'appui de cette connaissance, l'Antiquité nous a transmis un matériau légendaire dont les effets radicaux et universels ne peuvent se comprendre que par une semblable universalité de ce qui a été présupposé plus haut à partir de la psychologie infantine. »⁸

et quelques pages plus loin :

« Que la légende d'Œdipe soit née d'un matériau de rêve immémorial qui a pour contenu cette pénible perturbation du rapport aux parents par les premières motions de la sexualité, on en trouve dans le texte même de la tragédie de Sophocle une indication... »⁹

La légende d'Œdipe n'explique rien, mais elle est une indication, une trace, une inscription du réel dans le symbolique. Les premières orientations de la vie psychique s'inscrivent à partir de « cette pénible perturbation du rapport aux parents par les premières motions de la sexualité » et celle-ci est tellement inconcevable qu'elle ne peut s'articuler que dans une légende ou un mythe. En le disant avec Lacan : « le mythe ne saurait avoir d'autre sens que celui (...) de l'énoncé d'un impossible »¹⁰.

La façon dont Freud sollicite la légende est d'ailleurs assez étrange. Pour Freud, le père du complexe d'Œdipe « joue le rôle de l'adversaire redouté des intérêts sexuels infantiles »¹¹. C'est une lecture très particulière de la légende de Sophocle. En effet, c'est plutôt Laïos, le père d'Œdipe, qui redoute d'être tué par son fils après que l'oracle lui ait annoncé son destin, et qui fait tout, mais en vain, pour échapper à son sort.

⁸ Freud S., L'interprétation du rêve, *Œuvres complètes tome IV*, P.U.F., 2003, page 301 (GW, II/III, 267)

⁹ Freud S., L'interprétation du rêve, *Œuvres complètes tome IV*, P.U.F., 2003, page 304 (GW, II/III, 270)

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire livre XVII L'envers de la psychanalyse*, Editions du Seuil, 1991, page 145

¹¹ Freud S., *Totem et tabou*, Gallimard, 1993, pages 272, (GW XII, 158)

Ce qui intéresse Freud, c'est le succès impérissable de la tragédie, c'est l'émotion qu'elle ne cesse de susciter depuis plus de deux mille ans. « Son destin nous saisit pour la seule raison qu'il aurait pu aussi devenir le nôtre (...). A nous tous peut-être il fut dévolu de diriger notre première motion sexuelle sur la mère, notre première haine et notre premier souhait de violence contre le père. »¹² On pourrait voir là un forçage. Freud valide sa thèse des premiers élans libidinaux infantiles à partir de la constance de ce qu'on pourrait appeler « l'effet Sophocle », qu'il attribue à l'incontournable identification qui se produit du spectateur à la scène présentée. Il y a comme un forçage lorsqu'il dit que le destin d'Œdipe est le point d'identification, alors que la preuve par Sophocle ne tient que si ce sont les actes d'Œdipe qui sont les points d'identifications. Et encore faut-il que le spectateur connaisse déjà l'histoire.

Mais ceci n'est pas très important si l'on considère que l'intérêt de l'Œdipe ne réside pas dans les détails de l'histoire racontée, mais dans la forme qu'il présente, forme qui permet de faire tenir ensemble le sujet-enfant, la mère, le père, la sexualité, forme qui montre que ce qui commande vraiment à toute l'histoire est la parole oraculaire et le destin qui s'y rattache. Un ordre symbolique inéluctable prescrit, ordonne et entrave les jouissances. Avec Lacan nous voyons, ainsi que Jacques-Alain Miller le souligne, que la différence entre le complexe d'Œdipe et le complexe de castration est que « le complexe d'Œdipe serait l'enveloppe imaginaire du complexe de castration »¹³. Et c'est précisément parce qu'il voile le complexe de castration et ne suffit pas à en rendre compte, qu'un autre mythe est nécessaire pour en rendre compte. C'est ce qui justifie le mythe de *Totem et Tabou*.

Le père de la horde

Dans *Totem et tabou*, Freud cherche à repérer, en passant par de nombreuses références aux coutumes et rites de peuplades primitives très diverses, un nouvel énoncé qui aurait une valeur universelle pour rendre compte de la fonction du père pour le sujet névrosé. Sa démarche repose sur l'hypothèse d'une homologie du sens des rites et du sens des inhibitions et des symptômes névrotiques. Cette élaboration est rendue nécessaire à partir des points de butée de ces élaborations précédentes. C'est ainsi qu'il en vient à proposer le mythe de la horde primitive avec un père primordial jouisseur et des fils coalisés par la culpabilité du meurtre de ce père. Ce mythe a l'avantage, par rapport au complexe d'Œdipe, de donner une nouvelle articulation du père et de la jouissance.

Mais ce que révèle surtout l'exubérance de ce mythe, c'est encore un impossible à penser, c'est l'impossible de penser l'Un à partir de l'Autre.

Le père dans Moïse et le monothéisme

Le dernier texte de Freud, *Moïse et le monothéisme*, est une ultime élaboration mythologique sur le père symbolique. Il s'inscrit explicitement dans la prolongation de *Totem et tabou* dont les développements sur le père — père de la horde et fils devenus à leur tour pères — sont largement repris pour introduire sa thèse sur l'origine du monothéisme¹⁴, comme restauration du père primitif, autrement dit le père comme Un.

¹² Freud S., L'interprétation du rêve, *Œuvres complètes tome IV*, P.U.F., 2003, page 303 (GW, II/III, 269)

¹³ Miller J.-A., Le séminaire de Barcelone sur *die Wege der Symptombildung*, *Le symptôme charlatan*, collection Champ freudien, Editions du Seuil, 1998, page 47

¹⁴ Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, collection Connaissance de l'inconscient, Traductions nouvelles, Gallimard, 1986

Je ne développerai pas ces points aujourd'hui, puisqu'il s'agit de nous concentrer ici sur le père dans la réalité. Et ce père est moins dans les mythes que dans la vie libidinale du sujet. Ce père dans la réalité est objet d'amour, est aimant, est désirant. Nous allons voir comment avec Lacan — Lacan lecteur de Freud, et Lacan avec ce qu'il nous apporte en plus, à savoir l'objet *a*.

Déclinaison lacanienne

Pour rendre compte de la fonction du père, Freud a cherché un point d'appui dans l'universalité du mythe. Se référant travaux de Claude Lévi-Strauss, Lacan réduit le mythe à son essence : l'expression de faits de structure. Et c'est à partir de la structure psychique et de ses trois registres du symbolique, de l'imaginaire et du réel qu'il lit et ordonne les découvertes freudiennes. Il obtient ainsi une formidable clarification, débarrassée notamment d'une certaine efflorescence imaginaire liée à la narration des mythes.

Pour ce qui concerne notre propos, l'enseignement de Lacan nous permet de mieux distinguer le père en tant qu'être humain dans sa réalité effective et le père de la réalité psychique, qui apparaît dans les rêves, les fantasmes ou les délires du sujet. Père imaginaire, père symbolique, père réel, cela vaut essentiellement pour le père de la réalité psychique. Cette réalité psychique conditionne la vie du sujet dans la réalité, et notamment la manière dont il répond de sa place de père. Et cette réponse se fait entendre non pas dans des registres structuraux, mais par les voies de l'amour et du désir.

Le père dans la réalité psychique

Deux mots de rappels sur le père symbolique et le père imaginaire.

Le père symbolique est le père mort, c'est-à-dire non pas le père en tant qu'être vivant, mais le père en tant que signifiant. Le Nom-du-père est d'abord, dans les premiers séminaires de Lacan, le seul signifiant du père¹⁵, puis il parlera des noms-du-père¹⁶ sous une forme qui restera toujours voilée, d'une part car le séminaire portant ce titre est resté à jamais en suspens, d'autre part pour des raisons structurelles que Jacques-Alain Miller a mises en évidence dans son cours¹⁷.

Le père imaginaire est le père de l'interdiction de la jouissance. C'est le père agent de la privation réelle du phallus symbolique¹⁸, mais il faut insister : dans l'imaginaire.

C'est le père de toutes les figures du père :

- père menaçant dans les deux premiers mythes freudiens, rival, brutal, jouisseur, qui accapare la jouissance — celle de la mère pour le père d'Œdipe, celle de toute les femmes pour le père de la horde.
- père plus ou moins déficient dans toute ses formes dégradées, dont Lacan nous donne un échantillon dans sa *Question préliminaire...* : « le père tonnant, le père débonnaire,

¹⁵ Lacan J., *Le Séminaire livre V Les formations de l'inconscient*, Editions du Seuil, 1998, page 191

¹⁶ Lacan J., *Des noms-du-père*, Editions du Seuil, 2005

¹⁷ Miller J.-A., *Le séminaire inexistant, Carnets cliniques de Strasbourg n°1*. Leçons 2 et 3 du Cours *De la nature des semblants* (1991-1992)

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire livre IV La relation d'objet*, Editions du Seuil, 1994, page 269

le père tout-puissant, le père humilié, le père engoncé, le père dérisoire, le père au ménage, le père en vadrouille »¹⁹ .

De cette liste, Gil Carroz nous a donné récemment une version actualisée – le père démocratique, le père significantisé, le père ringard, le père copain-copain, le père insultant, le père complaisant, le père déchainé²⁰. Dans son texte, il fait valoir que ces positions du père, où l’imaginaire prévaut sur le symbolique, sont corrélées à « un nivellement de sa fonction d’exception ». Nous verrons un peu plus loin ce qu’il faut entendre par « fonction d’exception ».

Lacan a passé au moins deux ans, tout au long des séminaires IV et V, à établir une lecture cohérente et structurelle de l’Œdipe, en distinguant très précisément père imaginaire et père symbolique afin de « voir comment un sujet a à s’introduire dans la relation qui est celle du complexe d’Œdipe »²¹, mais ce n’est pas notre perspective d’aujourd’hui. Nous n’irons chercher dans ces textes que ce qui se rapporte au père réel et au père dans la réalité.

Le père réel, agent de la castration.

Dans l’enseignement de Lacan, le réel et la réalité ne se recouvrent pas. La catégorie du réel désigne ce qui échappe à la représentation, ce qui ne peut ni s’apercevoir par une forme imaginaire, ni se concevoir à partir du langage. Le réel est ce qu’il y a, ce qui existe et échappe à tout savoir, ce qui est impossible à représenter mais qui insiste, par exemple dans la répétition. La réalité est ce qui se donne à voir, ce qui manifeste dans un champ accessible à la conscience, ce qui est incarné, ressenti, perçu grâce à notre appareillage imaginaire et symbolique. Et pourtant, dans les textes de Lacan, le père réel est le père dans la réalité. Et ce n’est certainement pas une imprécision de langage.

Le père imaginaire et le père symbolique sont des semblants qui rendent compte de ce qui se représente du père dans les formations de l’inconscient. Le père réel est donc logiquement distinct du père imaginaire et du père symbolique. Et lorsque Lacan parle du père réel en désignant le père dans la réalité, il nous indique implicitement que le père assure son existence de père ni comme père imaginaire, ni comme père symbolique. Il n’assure pas son existence de père à partir de semblants, mais à partir de ce qu’il incarne, réellement.

Qu’a-t-il à incarner ? On trouve des indications très tôt dans l’enseignement de Lacan, par exemple dans le *Mythe individuel du névrosé*, en 1952 : « le père se trouve le représentant, l’incarnation, d’une fonction symbolique qui concentre en elle ce qu’il y a de plus essentiel (...) à savoir les jouissances paisibles, ou plutôt symboliques, culturellement déterminées et fondées, de l’amour de la mère (...) »²²

Cette fonction est celle de la castration que Lacan situera avec précision tout au long du *Séminaire La Relation d’objet* comme une opération symbolique portant sur un objet

¹⁹ Lacan J., D’une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose, *Ecrits*, Seuil, 1966, page 578

²⁰ Caroz G., Névrose sans père ?, *Quarto n°114*, Ecole de la Cause freudienne, octobre 2016, page 84

²¹ Lacan J., *Le Séminaire livre V Les formations de l’inconscient*, Editions du Seuil, 1998, page 197, et tous les chapitres 10 et 11.

²² Lacan J., *Le mythe individuel du névrosé*, Editions du Seuil, 2007, page 44

imaginaire – le phallus imaginaire. L'agent en est le père réel dont l'existence requiert un père dans la réalité :

« Pour que le complexe de castration soit par le sujet véritablement vécu, il faut que le père réel joue vraiment le jeu. Il faut qu'il assume sa fonction de père castrateur, la fonction de père sous sa forme concrète, empirique, et j'allais presque dire dégénérée, en songeant au personnage du père primordial sous sa forme tyrannique et plus ou moins horrifiante sous laquelle le mythe freudien nous l'a présenté. C'est dans la mesure où le père tel qu'il existe, remplit sa fonction imaginaire dans ce qu'elle a, elle, d'empiriquement intolérable, et même de révoltant quand qu'il fait sentir son incidence comme castratrice, et uniquement sous cet angle — que le complexe de castration est vécu. »²³

Le père dans la réalité a donc à « assumer une fonction », une fonction qui est nommée castration, mais que Lacan distingue des effets imaginaires que peut suggérer ce mot, effets imaginaires qui ne sont effrayants ou révoltant que lorsqu'ils sont ressentis sous une « incidence castratrice ». La fonction symbolique de la castration n'a rien d'effrayant, elle a au contraire une action de pacification, puisqu'il s'agit d'instaurer des « jouissance paisibles », c'est-à-dire réglée par un ordre symbolique. Cette pacification est plus évidente dans une autre formulation lacanienne du complexe de castration, que l'on trouve par exemple dans son écrit *Subversion du sujet et dialectique du désir* : « ...la vraie fonction du père est d'unir et non pas d'opposer un désir à la loi. »²⁴

S'il faut un père dans la réalité pour incarner cette fonction, ce père dans la réalité ne se réduit pas au père réel, mais il le comporte, avec ce qu'il est.

« Ce père réel, nous dit Lacan dans le Séminaire XVII, nous le connaissons (...).

D'abord, en général, tout le monde admet que c'est lui qui travaille, et pour nourrir sa petite famille. S'il est l'agent de quelque chose, dans une société qui ne lui donne évidemment pas un grand rôle, il reste tout de même qu'il a des côtés excessivement gentils. Il travaille. Et puis, il voudrait bien être aimé.

Il y a quelque chose qui montre que c'est évidemment bien ailleurs que gîte toute la mystagogie qui en fait un tyran. C'est au niveau du père réel en tant que construction langagière (...). Le père réel n'est autre chose qu'un effet de langage, et n'a pas d'autre réel. Je ne dis pas — d'autre réalité, car la réalité, c'est encore autre chose. C'est ce dont je venais de vous parler à l'instant. »²⁵

Lacan distingue bien ici un ailleurs — ailleurs de l'Autre scène — où « gîte toute la mystagogie » et une réalité où vit un homme tout à fait ordinaire qui assumera sa fonction d'autant mieux qu'il ne la supportera que comme effet de langage et dans un certain détachement de la figure du tyran et autres figures divines ou impressionnantes. Effet de langage, qu'est-ce à dire ? On peut s'en faire une idée à partir d'une notation très simple de Lacan dans le *Mythe individuel du névrosé* où il dit que le père représente « une fonction qui est à la fois fonction de la parole et fonction de l'amour »²⁶. Il n'est pas difficile de voir que la parole est effet de langage, mais l'amour aussi, si l'on se souvient que Lacan, dans son *Séminaire le Transfert* situe l'amour comme cette signification qui surgit « de la conjonction du désir avec son objet en tant qu'inadéquat »²⁷.

²³ Lacan J., *Le Séminaire livre IV La relation d'objet*, Editions du Seuil, 1994, pages 364-365

²⁴ Lacan J., *Subversion du sujet et dialectique du désir*, *Ecrits*, Editions du Seuil, 1966, page 556

²⁵ Lacan J., *Le Séminaire livre XVII L'envers de la psychanalyse*, Editions du Seuil, 1991, pages 147-148

²⁶ Lacan J., *Le mythe individuel du névrosé*, Editions du Seuil, 2007, page 48

²⁷ Lacan J., *Le Séminaire livre VIII Le transfert*, Editions du Seuil, 2001, pages 47

Par sa parole et par son amour, et dans la réalité, ce père réel assumera sa fonction d'agent de la castration de façon d'autant plus juste qu'il ne sera pas déterminé par sa jouissance ; c'est aussi ce que « effet de langage » indique. Autrement dit, l'exercice de sa fonction de père dépend de sa propre position subjective au regard du complexe de castration. C'est pour autant que, pour lui, l'union du désir à la loi aura été chose effective, qu'il assurera sa fonction de père réel en tant qu'agent de la castration.

Comme le souligne Lacan dans le passage déjà cité du Séminaire XVII, agent ne veut pas dire qu'il est le castrateur, ni qu'il est un activiste de la castration. Agent est à entendre au sens d'employé d'une agence, « de l'agence-maître » ironise-t-il en se référant au discours du maître, c'est à dire au discours de l'inconscient où c'est le signifiant qui commande. « Le père réel fait le travail de l'agence-maître. »²⁸ C'est-à-dire que le père réel fait passer, dans sa parole et par son amour que, pour la sexualité, c'est le signifiant qui commande.

« Et le père réel, il est strictement exclu de le définir d'une façon sûre, si ce n'est comme agent de la castration. (...) La castration, c'est l'opération réelle introduite de par l'incidence du signifiant quel qu'il soit, dans le rapport du sexe. Et il va de soi qu'elle détermine le père comme étant ce réel impossible que nous avons dit. »²⁹

Impossible car, évidemment, il y a là quelque chose qui ne se réalise jamais tout à fait. Il n'y a pas de pacification absolue par le signifiant, tout au plus un réglage, plus ou moins satisfaisant, et rarement suffisant. C'est en cela que cette fonction touche à l'impossible.

Il y a, dans ce séminaire tenu en 1970, un infléchissement de la position de Lacan par rapport à ce qu'il énonçait six années plus tôt dans le Séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*. Il disait alors : « Le père, le Nom-du-Père, soutient la structure du désir avec celle de la loi, mais l'héritage du père, c'est celui que nous désigne Kierkegaard, c'est son péché. »³⁰

Cet infléchissement est celui d'une interrogation qui porte plus sur le réel que sur le symbolique, mais aussi plus sur la structure tripartite qui noue le réel avec le symbolique et l'imaginaire que sur la structure déterminée par l'ordre symbolique. Cette notation dit également qu'il y a un reste dans le réglage de la sexualité par le signifiant. Ce reste est désigné par le terme de péché, qui signifie donc ce qui échappe à l'union du désir et de la loi. Le père ne peut être l'agent de la castration que dans la mesure où sa propre jouissance est indexée par le signifiant. « Si la castration est ce qui frappe le fils, n'est-ce pas aussi ce qui le fait accéder par la voie juste à ce qu'il en est de la fonction du père ? (...), c'est de père en fils que la castration se transmet. »³¹

Ce sont donc et la castration et le péché qui se transmettent. Le péché du père est le reste de jouissance qui est maintenu en contrebande. Il se transmettra malgré lui dans une répétition ou des manifestations symptomatiques. Freud a bien mis cela en évidence dans son analyse de l'homme-aux-rats³² dont les troubles ne sont pas sans rapport avec les dettes de jeu de son père et la trahison de son désir dans le choix d'une femme.

²⁸ Lacan J., *Le Séminaire livre XVII L'envers de la psychanalyse*, Editions du Seuil, 1991, page 145

²⁹ Lacan J., *Le Séminaire livre XVII L'envers de la psychanalyse*, Editions du Seuil, 1991, page 149

³⁰ Lacan J., *Le Séminaire livre XI Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Editions du Seuil, 1973, page 35

³¹ Lacan J., *Le Séminaire livre XVII L'envers de la psychanalyse*, Editions du Seuil, 1991, page 141

³² Freud S., Remarques à propos d'un cas de névrose obsessionnelle (l'homme-aux-rats), *Cinq psychanalyses*, P.U.F., 1981

Le père désirant

L'effectivité de la fonction du père comme agent de la castration ne dépend pas d'une volonté plus ou moins péremptoirement affirmée, ni de la conformité à quelque modèle que ce soit. Elle dépend de sa position d'homme désirant.

Dans une clinique « œdipienne », telle qu'on la rencontre dans les débuts de l'enseignement de Lacan, le désir n'est pas au premier plan. La fonction paternelle apparaît comme déterminée par son mode de réalisation — symbolique ou imaginaire. Dans le *Séminaire Les psychoses*, il distingue « ...trois réponses au sujet de la fonction du père. » « Normalement, la conquête de la réalisation œdipienne, l'intégration et l'introjection de l'image œdipienne, se fait par la voie de la relation agressive. En d'autres termes, c'est par la voie d'un conflit imaginaire que se fait l'intégration symbolique. » « Il y a une voie d'une autre nature. (...) la couvade — la réalisation imaginaire se fait ici par la mise en jeu symbolique de la conduite. » « N'y a-t-il pas une troisième voie qui est en quelque sorte incarnée dans le délire ? » « En somme, dans la forme normale, l'accent est mis sur la réalisation symbolique du père par la voie du conflit imaginaire — dans la forme névrotique ou paranévrotique, sur la réalisation imaginaire du père par la voie d'un exercice symbolique de la conduite. Et (chez Schreber), que voyons-nous — sinon la fonction réelle de la génération. (...) dans le délire, c'est bien la fonction réelle du père dans la génération que nous voyons surgir sous une forme imaginaire » (Les petits hommes).³³

La voie normale est celle d'une intégration symbolique. Son aboutissement est le sujet qui s'inscrit sous le signifiant, le sujet barré par le signifiant, le sujet qui a perdu son être de jouissance au profit de sa place dans l'ordre symbolique. Dans cette voie, le père se réduit à être le support d'une fonction symbolique. Dans la forme névrotique, une part de l'être échappe à la symbolisation. Si cette part intéresse la fonction paternelle, celle-ci doit trouver d'autres modes de symbolisation dont la couvade est un exemple. Dans la psychose, l'insoumission au semblant peut aboutir à des déchaînements imaginaires hors-sujet.

Dans la suite de son enseignement, Lacan nous amène à penser une clinique au-delà de l'Œdipe en reconsidérant le processus de symbolisation par rapport à ses effets sur l'être. Le signifiant ne sépare pas seulement le sujet de son être de jouissance, mais il produit aussi un semblant d'être qu'il nomme objet *a* et qu'il aura à situer par rapport à l'Autre. Dès lors, la castration n'est plus seulement une opération qui mortifie la jouissance, mais aussi une opération qui produit un reste irréductible. « L'objet *a* est ce qui prend consistance quand on parle au fur et à mesure que l'on néantise », nous dit Jacques-Alain Miller, dans sa *Clinique ironique*³⁴. Et il ajoute : « l'objet *a* comme tel est un semblant d'être ».

Avec cette nouvelle donne, l'intégration symbolique ne produit plus seulement un sujet mortifié sous le signifiant et soumis à une jouissance phallique interdite, mais un sujet pas sans rapport avec ce semblant d'être qui va orienter sa vie libidinale. Le désir deviendra ainsi un indice plus sûr de la position du sujet.

Ceci nous permet maintenant de comprendre un passage un peu difficile que l'on trouve à la fin du *Séminaire X l'Angoisse* :

« ... dans la manifestation de son désir, le père, lui, sait à quel *a* ce désir se réfère.
... le père n'est pas *causa sui*, mais sujet qui a été assez loin dans la réalisation de son désir pour le réintégrer à

³³ Lacan J., *Le Séminaire Livre III Les psychoses*, Editions du Seuil, 1981, page 240-241

³⁴ Miller J.-A., *Clinique ironique, La Cause freudienne n°23*, Editions du Seuil, février 1993, page 8

sa cause, quelle qu'elle soit, à ce qu'il y a d'irréductible dans la fonction du a . »³⁵

Le père réel, le père dans la réalité, est ici idéalement situé non seulement comme l'agent de la castration —là-dessus Lacan ne varie pas—, mais aussi comme un homme averti (a -verti), un homme « qui a été assez loin dans la réalisation de son désir », c'est-à-dire qui ne se contente pas de son imaginaire, qui le réalise, réalise étant à entendre aussi bien dans le sens de s'en faire une idée que dans celui de lui assurer une réalité effective dans une relation à une femme (qu'il fait Autre). Remarquons que cette position du père est aussi une position déterminée à partir d'un non-savoir.

Le père-version

Ce point anticipe le développement plus connu de Lacan dans son Séminaire RSI, lorsqu'il fait retentir l'équivoque « père-version ». Ne nous laissons pas aveugler par le sens « perversion », mais donnons tout son poids à cette nécessité logique de penser le père avec la version. Et avec ce que nous venons de dire, sans doute pouvons-nous avancer qu'il s'agit de la version, de l'orientation, par l'irréductible que Lacan écrit petit a . Le père-version serait celui « qui a été assez loin dans la réalisation de son désir ».

Essayons de voir ce que cela veut dire avec ce qu'avance Lacan dans la séance du 21 janvier 1975³⁶, que nous allons lire en le commentant brièvement:

« Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour que si ledit amour, ledit respect est — vous n'allez pas en croire vos oreilles — père-versement orienté, c'est-à-dire fait d'une femme objet a qui cause son désir. »

Le respect et l'amour pour le père apparaissent d'emblée comme liés à une condition. Cela ne va pas de soi, et ils ne sont pas acquis une fois pour toute. Le « assez loin dans la réalisation de son désir » est ici clairement corrélé à une modalité très précise du lien à une femme.

« Mais ce qu'une femme en petit a -cueille ainsi n'a rien à voir dans la question. »

Ceci pointe que le désir n'est pas inscrit dans la réciprocité, qu'il suit un circuit distinct pour l'homme et pour la femme.

« Ce dont elle s'occupe c'est d'autres objets a qui sont les enfants, auprès de qui le père, pourtant intervient — exceptionnellement dans le bon cas — pour maintenir dans la répression, dans le juste mi-dieu, la version qui lui est propre de sa père-version. »

S'il y a une répression de la part du père, ce n'est pas celle de l'interdiction, c'est celle d'un juste mi-dieu, c'est à dire la préservation de la part énigmatique du désir. L'expression « juste mi-dieu » fait jouer le registre de l'équivoque en laissant entendre « mi-dieu », « milieu », « mi-dire ». Et l'équivoque est la seule juste réponse à la question énigmatique de ce qu'est le père.

« Père-version, seule garantie de sa fonction de père, laquelle est la fonction de symptôme, telle que je l'ai écrite. »

Cette référence à ce qui a été développé précédemment dans le séminaire, signifie que le père ne se définit pas à partir d'une qualité, que sa fonction est homologue à celle du symptôme, c'est-à-dire qu'elle inscrit quelque chose du réel dans le symbolique.

« Il y suffit qu'il soit un modèle de la fonction. »

Modèle, dans ce contexte, ne saurait être entendu comme exemple ; c'est plutôt le modelage, la forme, l'enveloppe de la version.

« Voilà ce que doit être le père, en tant qu'il ne peut qu'être exception. »

³⁵ Lacan J., *Le Séminaire livre X L'angoisse*, Editions du Seuil, 2004, page 385

³⁶ Lacan J., *Le Séminaire livre XXII RSI*, séance du 21 janvier 1975. Paru dans *Ornicar ? n°3*, Navarin éditeur, page 108.

L'exception est le mot clé de cette position du père, du père a-verti. L'exception ici n'est pas de prestige ou de prestance. Ce n'est ni celle du défi hystérique, ni celle de la performance obsessionnelle, ni celle de toute exclusion ou distinction en rapport avec une modalité de jouissance. Cette exception n'est liée qu'à la nécessaire singularité de sa position de père, de sa version du père, et cette singularité est du même ordre que celle du symptôme.

« Il ne peut être le modèle de la fonction qu'à en réaliser le type. »

Le type est celui de l'exception au sens qui vient d'être dit.

« Peu importe qu'il ait des symptômes s'il y ajoute celui de la père-version paternelle, c'est-à-dire que la cause en soit une femme, qui lui soit acquise pour lui faire des enfants, et que de ceux-ci, qu'il le veuille ou pas il prenne soin paternel. »

Cette phrase condense ce qui vient d'être avancé et ajoute à la fonction paternelle cette touche bien vivante : prendre soin paternel.

« La normalité n'est pas la vertu paternelle par excellence, mais seulement le juste mi-dieu, dit à l'instant soit le juste non-dit. Naturellement à condition qu'il ne soit pas cousu de fil blanc, ce non-dit, c'est-à-dire qu'on ne voie pas tout de suite de quoi il s'agit dans ce qu'il ne dit pas — c'est rare, c'est rare qu'il réussisse, ce juste mi-dieu. Cela renouvellera le sujet, quand j'aurai le temps de vous le reprendre. Mais je vous l'ai dit au passage dans un article sur le cas Schreber — rien de pire que le père qui se prend pour la loi sur tout. Pas de père éducateur surtout, mais plutôt en retrait sur tous les magistères. »

Le père-version est donc aux antipodes du père-modèle. Ce n'est donc ni en faisant la leçon, ni en donnant l'exemple, ni en « posant des limites », ni en s'affirmant comme maître de quoi que ce soit qu'il répondra de sa fonction de père. Ce n'est pas un père qui sait ce qu'est un père (tel le père de Schreber). Aucun savoir, ni aucune règle ne peuvent le soutenir ou garantir sa position. La seule garantie est que sa fonction de père ait partie liée avec son désir, et que ce désir trouve sa cause dans sa femme, avec ce que cela comporte d'énigmatique. Le corollaire en est que la question *qu'est-ce qu'un père ?* reste ouverte pour ce père, — comme reste ouverte la question *que veut une femme ?* pour ladite femme.

Après ce long développement sur la réalisation symbolique de la fonction du père, revenons un instant aux deux autres « réponses au sujet de la fonction du père » du Séminaire III. On peut dire que dans les formes névrotiques, le père ne veut pas savoir à quel a son désir se réfère et se trouve alors réduit à produire « un exercice symbolique de sa conduite » en prenant appui sur des formes imaginaires du père. Dans ce registre, le phénomène de la couvade n'est certes pas le plus fréquemment observé, mais dévoile une modalité particulière d'approche de l'irréductible, ainsi que Armand Zaloszczyk l'a montré dans son article « Le secret de la couvade »³⁷.

Et, dans la psychose, l'irréductible reste du côté du sujet, le rendant soit énigmatique à lui-même dans la schizophrénie, soit victime de la convoitise de l'Autre dans la paranoïa, soit détenteur d'un déchet pour le mélancolique. Et si cet irréductible a trait à la fonction paternelle, et que nulle suppléance ne vient y remédier, alors devenir père pourra être l'occasion d'un déclenchement de la psychose.

Je terminerai cet exposé en évoquant les travaux de mon père sur ces déclenchements à l'occasion d'une paternité, et je m'arrêterai sur un point particulier où est venu consister pour moi l'énigme du père. Le premier article sur ce sujet a été publié par René Ebtinger sous le titre : « Aspects pathologiques de la paternité »³⁸. Cet article devenu introuvable a été repris dans l'ultime texte qu'il a rédigé avant de mourir, texte intitulé « Œdipe-père » qui condense ses différents travaux sur les pathologies de la paternité et que l'on trouve facilement sur son

³⁷ Zaloszczyk A., Le secret de la couvade, *Histoires de mère en psychanalyse*, publication électronique de l'École de la Cause freudienne et *Etre mère*, Navarin, novembre 2014

³⁸ Ebtinger R., Aspects pathologiques de la paternité, *Paternité et virilité*, Collection Convergences, Editions Spes, Paris, 1963, page 115-136. Ce texte peut être consulté sur reneebtinger.wordpress.com

blog³⁹. Les cas publiés dans cet article sont des cas de psychoses délirantes déclenchées soit pendant la grossesse de la femme, soit au moment de l'accouchement, soit immédiatement après. L'une d'elles comporte aussi un état mélancolique. Quelques cas de névroses sont aussi exposés.

Les quelques propos de patients rapportés dans les cas de psychose montrent que la paternité ne se présente pas sous la forme d'une question. Elle n'est, littéralement, pas *mise en question*. Au lieu de cela, une réponse s'impose dans le réel : nécessité d'un geste d'automutilation, voix qui s'impose, certitude qui s'installe, autoreproches qui ne laissent aucune place au doute, etc.

Pour les psychoses comme pour le cas de mélancolie, l'hypothèse psychopathologique avancée est dans le fil du premier enseignement de Lacan :

« On peut supposer surtout qu'un défaut d'intégration de la problématique de la castration, par impossibilité de situer la castration autrement qu'en une activité fantasmatique projetée dans le réel, sans médiation symbolisante, faute d'une assomption structurée de la métaphore paternelle, est, là comme ailleurs, en matière de psychose, le défaut primordial qui permet à l'événement réel, en soi banal, de prendre valeur d'un trauma inassimilable. A ce titre, les psychoses de paternité paraissent exemplaires. »

Le cas de mélancolie ne fait pas l'objet d'une interrogation particulière, bien que sujet ait occupé une place importante dans ses travaux. Mais sa recherche s'est plus concentrée sur les œuvres d'art que sur la clinique, comme en témoignent ses conférences sur la Mélancolie de Dürer. Il s'est aussi beaucoup intéressé à Hans Baldung Grien dont une des gravures lui apparaissait comme une énigme ; il s'agit de la gravure intitulée « Le tir sur le père mort ». Un texte témoigne de ses recherches à ce sujet, texte intitulé *Le tir sur le père mort*⁴⁰, avec pour sous-titre : les énigmes dans l'œuvre de Hans Baldung Grien.

En lisant son texte, je me suis dit : père ne vois-tu pas... ? Ne vois-tu pas autre chose encore ? Après avoir soigneusement situé cette gravure dans la vie et l'œuvre de Baldung Grien (né en 1484 ou 1485 et mort à Strasbourg en 1545), il avance quelques hypothèses pour rendre compte de cette scène étrange.

Celle-ci est d'abord rapportée à une légende : un roi avait une épouse chérie, mais celle-ci, en amour coupable, enfanta trois fils qui furent toujours en conflit avec le roi. Ils ne lui ressemblaient pas. Elle conçut enfin un enfant du roi : un quatrième fils. Le roi décédé, ses fils se disputèrent le royaume. En définitive, ils convinrent de se soumettre à un jugement (*Urteil*) et choisirent un ancien chevalier et conseiller du roi. Le chevalier, après les avoir entendus avec patience, dit :

« Ecoutez mon conseil ; si vous le suivez, l'issue sera heureuse. Vous devez extraire le cadavre du père décédé ; chacun doit se tenir prêt avec arc et flèche, et celui qui atteindra au plus profond le corps, alors la couronne du royaume lui reviendra ».

Ils se dirent d'accord avec cette proposition, déterrèrent le père et l'attachèrent à un arbre. Le premier blessa, avec sa flèche, la main droite du père et crut déjà être, de ce fait, le seul héritier et souverain du royaume. Le deuxième tira sa flèche, droit dans la bouche, et crut ainsi avoir la victoire assurée. Le troisième perça le cœur du roi, de sorte qu'il considéra qu'il obtiendrait sûrement le pouvoir. Mais le quatrième, lorsqu'il se trouva devant le cadavre, poussa un soupir de douleur et dit : « Malheur à moi, mon cher père, d'avoir à voir ton cadavre blessé

³⁹ Ebtinger R., Œdipe-père, reneebtinger.wordpress.com

⁴⁰ Ebtinger R. & J., « *Le Tir sur le Père mort* » de Hans Baldung Grien, 3^e Collège international de psychopathologie de l'expression, Besançon 1975/9 in Expression & Signe, Specia, 1975, tome 5, n^{os} 11-16. Conférence ICS in Elan, 1987, n^o 9-10,1 et 988 n^{os} 1-2 et 3-4. Ce texte peut être consulté sur reneebtinger.wordpress.com

par tes fils. Loin de moi que j'attente au corps du père, qu'il soit vivant ou mort ». Et il brisa arc et flèches. Lorsqu'il eut fait cela, les princes du royaume et le peuple tout entier louèrent ce jeune homme et le désignèrent comme véritable héritier, l'installant comme roi sur le trône paternel.

Le commentaire tourne autour de la question de la vérité et fait observer que « dans l'épreuve proposée, le fait de refuser d'accomplir un geste profanatoire n'est pas forcément garant de sentiments filiaux, et moins encore d'une quelconque vérité qu'exprimerait la voix du sang. L'héritier présomptif peut agir par calcul, l'épreuve étant manifestement davantage un problème d'intelligence, de logique et de perspicacité qu'un test d'affectivité. »

Plusieurs spéculations sur la position subjective des faux fils et des vrais fils sont alors avancées, sur leur rivalité avec le père, sur l'inhibition et l'angoisse qui frapperaient plus le vrai fils que les faux, etc. Toutes ces hypothèses procèdent de variantes sur fond de lecture référée à une clinique œdipienne. Et le texte se conclut sur l'impossibilité de dire le vrai sur le vrai, de dire la vérité toute.

Ce qui reste inaperçu dans le contenu manifeste de la légende et dans le commentaire proposé, est voilé, voilé peut-être par l'esthétique de l'image, et sûrement par la question de la vérité. Si l'on écarte radicalement la question de la vérité, et que l'on considère sans jugement ce qu'il y a, que voit-on ? :

- qu'il y a encore quelque chose à en tirer de ce père mort
- qu'il y a encore quelque chose à tuer dans ce père mort

Mais cela reste une perspective prise depuis le fils, ou les fils. Une perspective de névrosé qui lit ce qui se présente à lui avec son fantasme.

Qu'en est-il si nous nous plaçons du point de vue d'un père, du point de vue de la personne du père ? On a alors un père qui se voit comme mort. Notre imaginaire, informé de ce que Baldung Grien n'avait pu avoir de descendance, pourrait nous faire croire à la fable d'un père mortifié par cette absence de descendance. Sauf qu'il y a des fils, et plus qu'il n'en faudrait, pour le sagitter à l'endroit des organes du magistère : l'œil, la main, le cœur.

Ne pourrait-il pas s'agir d'un père effectif que l'accession à la paternité fait basculer dans la mort psychique, un homme dont le devenir père s'accompagne d'un vécu de mort ? Cela m'est venu à l'idée alors que j'avais un jour été amené à m'occuper d'un homme qui, depuis la naissance de son enfant, se sentait « vidé du sentiment de la vie », dépourvu de tout sentiment affectueux envers son enfant, et plein d'auto-reproches d'avoir cédé au désir de sa femme de fonder une famille, alors qu'il savait qu'il ne pourrait que transmettre la malédiction de la dépression qui avait déjà tant de fois frappé ses ascendants.

Bien qu'une œuvre d'art soit par essence ouverte à la pluralité des lectures, cette lecture du tir sur le père mort comme un fantasme mélancolique me paraît apporter une solution de plus à ce qui est présenté dans cette énigme. Tout y est : la mort, le corps cadavérique, les flèches des auto-reproches, les objets partiels visés comme étant à tuer encore. A quoi peut s'ajouter la note persécutive des fils bien-vivants dont les traits ou les saillies ne font que plus résonner la mort du côté du sujet.

Mon père n'a-t-il vraiment pas vu cela, ou n'a-t-il pas osé pousser aussi loin sa recherche face à cette énigme ? Je ne le saurai jamais de façon certaine, mais j'ai un indice pour répondre à cette question, avec un appui assez sûr, puisqu'il s'agit de Freud. Dans un texte intitulé « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », Freud relate une petite vacillation subjective qui le surprend alors qu'il visite Athènes. Il se sent déstabilisé au moment où il constate de ses propres yeux que l'Acropole, dont il a tant entendu parlé et dont il a vu tant d'images, existe vraiment. Interloqué par cette impression bizarre, il en élabore les déterminations et rapporte son analyse dans son texte. La pointe de son interprétation réside en ceci : « il faut admettre qu'un sentiment de culpabilité reste attaché à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin : il y a là depuis toujours quelque chose d'injuste et d'interdit. (...) Tout se passe comme si le principal, dans le succès, était d'aller plus loin que le père, et comme s'il était toujours interdit que le père fût surpassé. »⁴¹

Lorsque vous m'avez invité il y a quelques mois à venir parler à Reims sur le thème du père, j'ai accepté avec plaisir et j'ai tout de suite pensé que je pourrais, à l'occasion de ce travail, donner suite à ce vœu que je vous ai annoncé au début, d'aller un peu plus loin que mon père dans son texte sur Baldung Grien. Lorsque j'ai été contacté il y a deux semaines pour préciser les détails de mon déplacement, j'ai réalisé avec un sentiment vraiment bizarre d'irréalité, que j'avais oublié cette conférence pour laquelle je m'étais engagé ! Dépasser le père ne va pas de soi ! C'est pour cela que je m'en suis servi.

26-11-2016

⁴¹ Freud S., Un trouble de mémoire sur l'Acropole, *Résultats, idées, problèmes II*, P.U.F., 1985, page 229

